

La conquête de l'Ouest

Meek's Cutoff — États-Unis 2010, 104 minutes

Sami Gnaba

Numéro 275, novembre–décembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2011). Compte rendu de [La conquête de l'Ouest / *Meek's Cutoff* — États-Unis 2010, 104 minutes]. *Séquences*, (275), 37–37.

Meek's Cutoff

La conquête de l'Ouest

En parcourant la galerie de cinéastes (Mann, Ford, Leone, Eastwood, les Coen...) qui se sont aventurés dans le western, on se rend rapidement compte de la rareté des femmes (devant comme derrière la caméra). Avec son troisième film, Kelly Reichardt vient renverser la donne et réhabiliter la légende de l'Ouest et ses mythes, aménageant le western cette fois selon une perspective et une sensibilité essentiellement féminines.

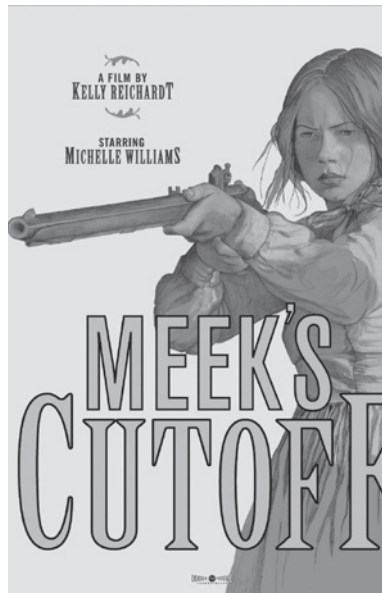
Sami Gnaba

Cette conquête de l'histoire de l'Ouest revisitée puise sans aucun doute sa richesse et sa crédibilité dans l'approche adoptée par la cinéaste. La conquête ayant été filmée plus d'une fois, Reichardt devait trouver un angle qui lui est propre en tant qu'auteure/cinéaste. C'est ainsi qu'elle fait pointer à l'horizon les thèmes qui habitaient déjà son précédent opus, *Wendy and Lucy*. En effet, elle trouve dans *Meek's Cutoff* — et dans les possibilités que lui permet le genre — le canevas parfait pour réitérer sa foi dans la communauté et poursuivre son portrait de gens braves et bons soumis aux cruelles lois d'un monde qui semble sans cesse se dérober à eux. Dans *Wendy*, elle filmait la perte d'une jeune femme en Oregon, faisant tout ce qui est en son pouvoir pour retrouver sa chienne, Lucy, dont elle est sans nouvelles. C'était l'Amérique moyenne, appauvrie, que Reichardt mettait en scène avec une simplicité franchement édifiante. C'était aussi le récit d'un individu obstiné, digne, qui en des circonstances malencontreuses se découvrait une nouvelle communauté dans les résidents de l'endroit. Ce récit de solidarité, humaniste, rappelait la fragilité de notre monde contemporain, au lendemain d'une grande crise aux États-Unis, où le rêve américain semblait plus que jamais révolu.

Dans *Meek's Cutoff*, l'Oregon, dans lequel cette fois le récit se situe, est celui de 1845. Par une suite de longs plans silencieux, à la beauté lancinante, la caméra nous fait découvrir un paysage désolé à travers lequel trois familles conduisent leurs maigres possessions, en caravane. À l'opposé de *Wendy*, fondé, lui, sur un itinéraire individuel, *Meek's Cutoff* suit un groupe, une petite communauté de colons progressant vers l'ouest sous la protection d'un guide pour le moins louche, dont l'autorité et les méthodes seront sans cesse mises en doute par ses clients. Par une femme, de surcroît.

Ce qui rapproche les personnages des deux opus, c'est le même espoir d'enracinement, le même sentiment de perte aussi qui les déchirent; même propension à surmonter les épreuves, même opiniâtreté. Et c'est dans cette dimension féminine que *Meek's Cutoff* cultive sa force, et par la même occasion « déconstruit » les archétypes fondamentaux du genre.

S'exprime en effet ici un geste de défiance à l'égard du genre, par notamment sa résistance au spectaculaire, aux scènes d'action et fusillades typiques. Reichardt se concentre au contraire sur les personnages, démontre à leur égard cette



même empathie palpable que dans ses opus antérieurs. Sa caméra se colle au plus près de leur réalité, de leurs doutes et de leurs gestes les plus quotidiens (laver son linge, économiser l'eau). Son attachement pour les micro-événements, son attention pour les détails, son refus de la psychologie ou de la musique (ici très minimaliste), culminent en un captivant hyperréalisme. Par un goût prononcé pour le plan large, la fixité du cadre (on croirait voir des clichés de Walker Evans, cent ans avant son temps), elle cherche à nous rappeler ces héros ordinaires et oubliés de la conquête, ceux portés par rien d'autre que le désir de se réaliser. Chroniquant chaque instant de leur traversée obsédée, avec son lot de déchirures sourdes, de dangers, d'éreintement, elle ne cherche qu'à imprimer leur histoire, pour

citer le journaliste dans *The Man Who Shot Liberty Valance* de Ford. La destination, elle, n'est que secondaire.

Difficile aussi de passer sous silence le traitement réservé au personnage archétypal du cow-boy qui, ici, proposant un détour à ses clients, ne fait qu'aggraver leur situation déjà précaire. Personnage paranoïaque, raciste, Meek voit son autorité s'évanouir à vue d'œil. Il n'a rien du héros justicier ou fiable. Hésitant, vulgaire, Meek est désavoué par ses clients, particulièrement par le personnage d'Emily, pointant son fusil sur lui quand il décide d'assassiner l'Indien. Réduit à une simple silhouette, à l'ombre de ce qu'il était jadis, le cowboy chez Reichardt perd sa légitimité et se range derrière la femme. Le point culminant, l'instant touchant de cette conversion, se trouve dans la dernière réplique du film: « I am taking my orders from you now, mister Tetherow, miss Tetherow... I am under your command. » Tout aussi significatif est le rôle, presque muet, que Reichardt donnera au personnage de l'Indien, figure impénétrable rencontrée comme une plausible menace, pour finalement s'imposer comme l'improbable guide vers la terre promise, telle qu'entrevue dans le dernier plan, d'une beauté hypnotisante. Somptueux, *Meek's Cutoff* l'est du début à la fin!

SUPPLÉMENTS : Un making-of et une bande-annonce

■ États-Unis 2010 — **Durée** : 104 minutes — **Réal.** : Kelly Reichardt — **Scén.** : Jonathan Raymond — **Images** : Chris Blauvelt — **Mont.** : Kelly Reichardt — **Mus.** : Jeff Grace — **Son** : Felix Andrew — **Dir. art.** : David Doernberg — **Cost.** : Victoria Farrell — **Int.** : Michelle Williams (Emily), Bruce Greenwood (Meek), Will Patton (Soloman) — **Prod.** : Elizabeth Cuthrell, Neil Kopp, Anish Savjani, David Urrutia — **Dist.** : Video Service Corp.